

La destinée des hommes de génie présente assez ordinairement deux principaux aspects. Les uns, dès leur entrée dans la carrière, sont reçus par d'universelles acclamations; leurs noms, devenus tout d'un coup populaires, retentissent aux quatre coins du monde, et la plus belle des consécérations humaines, cette canonisation artistique, cette déification terrestre, que l'on appelle l'immortalité, date pour eux de l'instant où leur première œuvre a vu le jour. A ceux-là, génies heureux, le secret, l'énigme, le problème social d'une époque, a été soudainement révélé; ils ont deviné cette pensée mystérieuse et ils l'ont mise en lumière; guidés par un instinct infaillible, ils ont fait connaître les besoins de leur siècle: en creusant dans les entrailles de la société; ils ont rencontré la fibre sympathique. Pour eux aussi, le présent est beau: ils avancent dans la vie, précédés par la gloire et accompagnés des honneurs et de la fortune. – Les autres, prophètes de l'avenir, sont accueillis d'abord par les haines et les risées; leur voix, importune par ce qu'elle parle une langue encore inconnue, est étouffée par des murmures. C'est la voix qui crie dans le désert. Dans ce qui est, ceux-ci voient ce qui n'existe pas encore, et ils racontent l'histoire véritable, mais anticipée, d'un temps non accompli, d'une époque à naître et dont ils ont entrevu les développemens dans un germe caché. Comme leurs prévisions ne sont pas confirmées par les faits, on les nomme fables et folies. Ces hommes sont maudits de la génération qui est, parce que la génération qui est, est pour eux la génération qui n'est plus, et qu'ils lui tiennent le langage de la génération qui n'est pas encore. Pour ces derniers, la vie est dure et semée d'épreuves; ils vivent seuls et mendient souvent leur pain, et s'ils n'étaient soutenus par leur confiance en eux-mêmes et leur foi en la Providence, ils succomberaient à tant d'humiliations et d'ennuis.

Cependant, depuis qu'il apparaît des hommes inspirés et des hommes de génie sur la terre, l'expérience de siècle en siècle nous apporte un grave enseignement. – Songez, nous dit-elle, que vous avez fait des grands hommes de ceux que nos pères avaient laissé mourir de faim; que les injures à eux faites par les contemporains, la postérité s'est toujours chargée de les venger, et qu'elle accorde tôt ou tard à leurs ombres les honneurs déniés à leurs personnes. – Ainsi parle l'expérience. Et aujourd'hui, cette vieille institutrice de l'humanité, toujours méconnue et toujours triomphante, semble nous tenir un langage plus sévère: car voici ce qu'elle nous dit: – Que si vous avez un Rossini, un dieu vivant au milieu de vous, comme Voltaire le fut pour le siècle précédent, n'oubliez pas que vous avez eu un Mozart, un Beethoven, qui ont vécu pauvres, ignorés, et qui sont morts, prophètes de la loi d'avenir, offerts en holocauste pour expier les passions et l'ignorance contemporaines. N'oubliez pas que nos pères ont couronné Voltaire pendant sa vie, et que maintenant vous voyez avec indifférence se dessécher les lauriers qui croissaient aux pieds de sa statue. Honorez vos grands hommes, entourez-les de dignités et de biens, mais l'excédant de ces biens, laissez-en jouir l'artiste jeune, patient et courageux, incompris pour vous, mais dont vos fils peut-être béniront la cendre. Ne faites pas de l'or l'unique récompense au génie, faites-en aussi un encouragement et un soutien pour le talent; car si les richesses énervent et corrompent l'âme, la misère la flétrit.

Plus de figures, plus d'ambages: cet artiste jeune, envié, laborieux; cet artiste de génie de nos jours, est pour nous Hector Berlioz. Oui, il faut qu'on le sache, M. Berlioz lutte de toute la force de son talent et de sa volonté contre la jalousie, la haine, la sottise. Il est des gens bien oublieux dans ce monde!

Parmi ceux qui s'efforcent de barrer le chemin du théâtre à M. Berlioz, il en est qui devraient se rappeler que, tout partisans et admirateurs exclusifs qu'ils sont devenus des œuvres de Beethoven, ils ont commencé par faire pour, je veux dire *contre* Beethoven ce qu'ils font aujourd'hui contre M. Berlioz. Les mêmes moyens qu'ils ont employés alors, à présent, ils les mettent en œuvre. Il y aurait une histoire curieuse à faire des sollicitations, des répugnances, des défaites, des promesses évasives, des hésitations, des tâtonnements, des délais, des remises par lesquels les uns voulaient faire adopter, les autres voulaient faire rejeter les symphonies par la Société des con- // 160 //- certs [concerts]. Et cependant, la Société vit depuis dix ans et vivra dix ans encore de ces symphonies! Et, je le répète, ceux qui les dénigraient, à cette époque, en sont maintenant fanatiques! Et le public, qui ne les comprenait pas, ne peut se lasser de les entendre! Et cette histoire, curieuse et merveilleuse, n'est pas aussi secrète qu'on pourrait le penser; car elle nous été contée l'an dernier, à Marseille, par un amateur qui en possède tous les documens, et qui a été lui-même témoin oculaire, auriculaire et acteur dans cette grande affaire.

Il est d'autres individus qui, parce qu'ils sont à la tête d'une entreprise de théâtre, s'arrogent le droit de juger des questions d'art. Bonnes gens de province qui grillez de voir ce Paris tant vanté, vous croyez naïvement que les intérêts des arts dominant les intérêts mercantiles. Point du tout. Les intérêts mercantiles en première ligne, puis l'art s'arrange comme il peut; ne vous récriez pas; c'est le monde renversé. Ce Paris, cette capitale des arts, ce centre des lumières et de la civilisation est ainsi fait! On croirait, en vérité, que les danseurs, les chanteurs, les acteurs, les compositeurs sont une foule de bipèdes chantant, dansant, parlant, composant et écrivant aux ordres de MM. tels et tels, et que MM. tels et tels les emploient ou les rejettent, selon qu'ils les jugent propres ou non à servir leurs spéculations. Et qui êtes-vous donc pour interdire à un jeune artiste le sanctuaire de l'art? Le public est le souverain juge. Quand il a prononcé, cela suffit. De quel droit venez-vous vous interposer entre le public et l'artiste, vous dont le rôle est d'être les intermédiaires, le lien, les conciliateurs? Vous ne voulez pas de M. Berlioz? hé bien! qu'il aille à Marseille, et se présente hardiment avec sa partition. Marseille aura la gloire de lui avoir ouvert la carrière, et vous aurez l'humiliation de la recevoir sur la recommandation d'un théâtre de province.

Toutefois, si ces épreuves sont amères et dures, consolons-nous. La persécution! c'est là le caractère, le signe infaillible auquel on reconnaît le génie, la vérité, tout ce qui a vie et avenir, tout ce qui est destiné à agir puissamment sur l'humanité. Oui, la part de Berlioz est déjà belle. A peine âgé de trente ans, il a de la gloire, des ennemis, et, avec tout cela, il a une tranquillité d'âme, une persévérance à tout épreuve. Oui, son sort est digne d'envie, car toutes ces choses font un bel avenir. Oh! n'espérez pas le rebuter. Prenez garde: ce jeune homme que vous voulez abreuver de dégoûts, vous le subirez un jour forcément. Vous le dédaignez maintenant, ou plutôt vous feignez de le dédaigner (au fond il vous fait peur); encore quelque temps, il vous fera la loi, car il ne se découragera pas. Outre le génie, il y a en lui vertu; et j'entends par ce mot cette force de caractère, cette confiance énergique et calme qui n'exclut pas la modestie et qui finit par surmonter tous les obstacles. De ces deux dons, l'un vient de Dieu, et c'est à lui seul qu'on doit en rendre grâces; mais l'autre appartient au jeune artiste, et c'est aussi par là que nous devons le louer et l'admirer. Il vous fera la loi, vous dis-je; et si alors vous ne ressentez en votre âme d'artiste aucune honte d'avoir ainsi prolongé

sa quarantaine, peut-être, dans votre conscience de spéculateurs, penserez-vous que vous devrez en éprouver du remords.

Les circonstances rendent ces observations trop pressantes pour que l'obligation où je suis de rendre compte du dernier concert de M. Berlioz, m'ait fait céder au désir des les abréger. Passons maintenant au programme de cette séance. La symphonie fantastique, nous n'en reparlerons point ici. C'est une œuvre aujourd'hui adoptée; et quand je dis qu'elle est adoptée, je ne prétends pas faire entendre qu'elle excite l'admiration de cette foule d'individus qui composent la masse du public. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Le public, le vénérable public pour nous, se compose de ces hommes intelligens, musiciens ou non musiciens, doués d'un profond sentiment de l'art, qui découvrent à travers le tissu des combinaisons harmoniques et des formes matérielles, un nouveau type de pensées, de sentimens, une conception neuve et originale, en harmonie avec les besoins sociaux actuels. Or, voilà les hommes qui ont adopté l'œuvre de Berlioz; et quel que soit leur nombre, nul doute qu'ils n'entraîneront à eux ceux qui se rangent du parti de la résistance. Nous ne prétendons pas que, parmi ces derniers, il ne se trouve des gens distingués, il y en a sans doute: il en est pour qui l'heure de la révélation n'est point venue. Aussi, à chacun de ses concerts, Berlioz voit-il quelques initiés venir grossir le nombre de ses partisans. La séance de dimanche dernier a offert des exemples de cette nature, et l'on ne serait pas embarrassé de les citer.

Il en est d'autres qui, préoccupés de certains systèmes scolastiques, de certains dogmes surannés, se font violence eux-mêmes pour ne pas se laisser emporter au mouvement; leur âme, leur imagination, ce qu'il y a d'instinctif en eux, est déjà ébranlé; leur raison, leurs préjugés, résistent seuls encore. Ces personnes ont trouvé néanmoins le moyen de concilier leur foi en leur système avec les sensations que leur procurent les compositions de Berlioz. Ce sont elles qui disent, et nous l'avons entendu nous-même à sa dernière séance, que *cela est fort beau quoique ce ne soit pas de la musique*. S'il en est ainsi, M. Berlioz est sans contredit le génie le plus étonnant qui ait paru sur la terre, car il s'en suit forcément qu'il a *inventé* un art nouveau, un art inconnu, et pourtant un bel art. Assurément ce serait là une gloire dont M. Berlioz se contenterait. Mais malheureusement on a dit aussi, il y a quelque années, que les symphonies de Beethoven *n'étaient pas de la musique*, et si j'ai bien lu l'histoire, c'est aussi le reproche qu'on adressait, au seizième siècle, à ce musicien, Claude Monteverde [Monteverdi], qui avait substitué l'harmonie dissonnante à l'ancien système de tonalité du plain-chant. Or, aujourd'hui tout le monde s'accorde à admirer les œuvres de ces deux compositeurs célèbres, et personne ne s'aviserait de dire qu'ils n'étaient pas *musiciens*. On doit donc espérer que, dans un temps plus ou moins éloigné, on accordera la même qualité à l'auteur de la symphonie fantastique; en attendant, prenons acte de l'aveu par lequel on veut bien reconnaître que cet ouvrage, quel qu'il soit, renferme des beautés capables de charmer les oreilles classiques, qui sont pour l'ordinaire d'une délicatesse si exquise et d'une sensibilité si chatouilleuse.

Le *Mélotique* ou *Retour à la Vie*, qui fait suite à la *symphonie fantastique*, a été exécuté dans la seconde partie du concert. J'ai toujours pensé que cette vaste composition perdait à être précédée de la symphonie, qui forme à elle seule un drame complet. L'intérêt dramatique se trouvant divisé, dans le

mélologue, entre le monologue de l'artiste, les voix et l'orchestre, il ne saurait avoir cette intensité et cette puissance d'unité si remarquables dans la première partie. Il faudrait une exécution parfaite pour faire oublier ce défaut qui tient seulement à la nature d'une conception d'ailleurs si originale, l'on ne saurait obtenir une pareille exécution avec des chœurs peu nombreux, peu intelligents, peu exercés et des chanteurs // 161 // sans voix. Les efforts du chef d'orchestre le plus habile ne peuvent rien faire à cela, et nous n'en rendrons pas moins pleine justice au zèle, à la patience et au talent de M. Girard. Nous savons, nous, que le temps manque souvent à l'orchestre pour faire les répétitions nécessaires; nous savons les tribulations qu'un auteur éprouve, les obstacles qu'il rencontre, quand il s'agit pour lui de donner un concert. Mais le public ne tient pas compte de ces difficultés, et il met sur le compte de l'ouvrage ce qui le plus souvent dépend d'une foule de circonstances étrangères. M. Berlioz est plus que tout autre exposé à souffrir de ces inconvénients, en raison de la difficulté de sa musique, et des moyens immenses d'exécution qu'elle exige. Voilà pourquoi le *Chant du Pécheur*, très-bien chanté par M. Boulanger est, de tous les morceaux dont se compose le *Mélologue*, celui qui a produit l'effet qu'on devait attendre de cette mélodie suave et expressive. Le chœur d'Ombres à l'unisson; ô *souder foul*, d'une harmonie si voilée et d'une couleur si sombre, le chœur des brigands, si hardi, si échevelé, d'un rythme si puissant, ont été presque défigurés. La symphonie avec chœur sur la *Tempête* de Shakespeare aurait produit beaucoup d'effet, si les chœurs n'avaient presque constamment chanté trop bas. Cette fantaisie est une des œuvres capitales de notre jeune compositeur; outre qu'elle offre de belles et riches mélodies, une orchestration toute créée, l'art des contrastes poétiques y est porté au plus haut degré. Shakespeare y reconnaîtrait son brutal et sauvage Caliban, la noblesse de Prospero et les créations ravissantes d'Ariel et de Miranda.

Il ne me reste qu'un mot à dire, et j'avoue que ce mot m'embarrasse beaucoup; car je dois parler de M. Liszt et des variations sur la *marche d'Alexandre*, de Moschelès, qu'il a exécutées entre les deux parties du concert. Après avoir épuisé toutes les formules laudatives, admiratives sur le talent du plus prodigieux de tous les pianistes, on serait tenté de faire un nouveau dictionnaire, de créer une langue nouvelle. Et, après cela, l'enthousiasme resterait toujours le même et toujours inexprimé. Liszt et Berlioz, ce sont deux noms qui marchent ensemble. L'un a pour instrument le piano, l'autre l'orchestre. Mais le premier est maître de son instrument; le second est aux ordres du sien. Et voilà pourquoi l'avenir de Liszt est certain, et incertain l'avenir de Berlioz. Je ne fais ici aucune comparaison; mais Beethoven n'a pu trouver son orchestre qu'après sa mort. Berlioz vit; il est jeune. Malheur à lui!

GAZETTE MUSICALE, 10 mai 1835, pp. 159-161

Journal Title: GAZETTE MUSICALE

Journal Subtitle: None

Day of Week:

Calendar Date: 10 MAI 1835

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: II, 19

Year: 1835

Series:

Pagination: 159 à 161

Issue:

Title of Article: GRAND CONCERT DRAMATIQUE DE M. BERLIOZ

Subtitle of Article: SYMPHONIE FANTASTIQUE. MÉLOLOGUE, OU RETOUR A LA VIE. M. LISZT.

Signature: Joseph d'Ortigue

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Internal main text

Cross-reference: